



1

Ça commence très fort

Victor était à genoux sur le lit. Nu, splendide. Les cheveux en bataille, les tempes luisantes de sueur sous l'effort. Ses bras et ses cuisses se soulevaient en rythme, leur mouvement accompagnait ses gémissements qui devenaient de plus en plus saccadés et violents. Son torse se gonflait... Ce torse si masculin, parfaitement dessiné, puissant, velu mais pas trop, avec sa toison qui s'achevait par une ligne mince sur l'estomac. Et son va-et-vient entre mes hanches.

Il me tenait par les cuisses et me soulevait à son gré pour entrer en moi plus profondément. Je me cambrai, m'abandonnant entre ses bras, à sa merci. Allez savoir pourquoi, cette position me faisait toujours oublier tous mes soucis, et en particulier la nouvelle tournure qu'avait prise notre histoire. Un petit rappel : nous n'étions pas ensemble, aucun des deux n'avait de comptes à rendre, nous ne savions de l'autre que ce qu'il daignait dire. Bref, pas terrible ! En tout cas pour moi. Je voulais autre chose : une vraie histoire de couple, de celles où après la baise on se jure un amour éternel.

N'empêche que quand il me prenait comme ça, il aurait pu me dire que désormais il se contenterait de m'envoyer des télégrammes en morse, je m'en balançais totalement.

Haletant, Victor rejeta la tête en arrière et lança un gémissement sourd entre ses dents serrées. Il ne m'en fallut pas plus pour allumer mon interrupteur interne. Je sentis un frémissement me parcourir des pieds à la tête. Je me retins, je ne voulais pas que ça se finisse si vite. Je fis onduler mes hanches contre lui, pour mieux le sentir en moi.

— Tu me rends fou, articula-t-il. C'est comme une drogue, putain ! Je passerais ma vie à te baiser.

Je laissai échapper ce que je pensais être un soupir retenu, mais qui sortit plutôt comme un hurlement et j'agrippai les draps.

— Encore, encore... ne t'arrête pas, le suppliai-je.

Victor accéléra le mouvement. Je sentis mes mame-lons se durcir et fus parcourue d'une décharge électrique qui irradiait depuis mon sexe. Je ne pus même pas crier quand mon corps explosa dans un orgasme intense et dévastateur. Je restai affalée sur le lit dans un état semi-comateux, laissant Victor aller et venir en moi. Quand il sentit qu'il allait jouir, il ralentit le rythme.

— Putain ! gronda-t-il.

Et ce fut fini. Victor s'immobilisa en moi, les yeux fermés. Dans ces moments-là, il me donnait toujours l'impression qu'il savourait l'instant comme si nous étions un vrai couple en train de faire l'amour, pas seulement un homme et une femme qui se payaient une partie de baise. Puis, comme toujours, cette sensation s'évanouit. Il se laissa retomber sur le dos et regarda le plafond.

Parfois, Victor se tournait vers moi et me disait quelque chose. Une bêtise, parce que, à part « je t'aime », je ne vois pas très bien ce qu'on peut dire dans ces moments-là. Par exemple, « waouh ! », « c'était génial », ou « donne-moi une demi-heure et on remet ça ». En fait, moi, j'aimais mieux qu'il se taise. En général, c'est ce que nous préférons, nous les femmes. Le silence nous convient parce que nous pouvons y mettre tout ce que nous voudrions que les hommes pensent, ou ressentent. Plutôt rester dans l'incertitude que de savoir qu'ils fredonnent mentalement la dernière chanson qu'ils ont entendue ou rêvent d'une bière bien fraîche.

Victor se tourna vers moi et cala sa tête contre l'oreiller. Il me fit une caresse, m'embrassa dans le cou et me demanda si j'avais envie de prendre une douche en sa compagnie. Victor et sa fichue douche d'après la baise. Cette douche fraîche et longue qui, généralement, se terminait par une deuxième séance.

— Non, non. Je m'en vais. J'ai plein de choses à faire demain, répondis-je tandis que je reprenais mon souffle.

— Quoi, par exemple ?

— Ma valise. Et puis envoyer un article à mon éditeur, ou agent, ou Dieu sait comment je devrais l'appeler.

— Un article ?

Il fronça les sourcils et me regarda d'un air très intéressé.

— Oui, pour une éventuelle collaboration avec une revue. Je ne sais pas si ça va marcher mais, vu l'état de mes finances, j'espère bien que oui !

— Super ! (Il se redressa dans le lit et se couvrit à demi avec le drap.) Tu t'en vas quand ?

Pendant un millième de seconde, je crus qu'il parlait du moment présent et qu'il me demandait ce que je faisais encore dans son lit. Le rouge commença à me monter aux joues mais je compris qu'en fait, il se référait à mon voyage imminent.

— Après-demain.

— Ton vol est à quelle heure ?

— Six heures vingt, si je me souviens bien. Je ne suis plus très sûre, je dois vérifier.

— Je t'emmène à l'aéroport ? proposa-t-il en me caressant le bras.

— Pas la peine, je prendrai un taxi.

— Un taxi à cette heure-là ? Ce n'est pas marrant. Non, je passe te prendre. Ou je reste dormir chez toi, si tu n'as rien contre. Comme ça je pourrai t'accompagner avant d'aller au boulot, et je porterai ta valise.

— Ça marche.

Je souris.

Au fond, nous étions toujours connectés, à notre façon. Moi, cette connerie de pseudo-couple post-moderne, ça ne me convenait pas. Mais je devais jouer les dures, lui donner l'impression que je ne voulais pas qu'il fasse partie de ma vie, et qu'entre nous c'était seulement une histoire de cul, point barre. En réalité, le moindre geste un peu tendre de sa part me transportait. Pour moi, c'était plus intime que le sexe, même si, au fond, rien ne disait que c'était un signe d'amour.

Lui aussi jouait sans cesse avec lui-même. Pour Victor, nous étions dans une position idéale. Et je ne parle pas de nos travaux pratiques au lit. Simplement, aucun des deux ne devait la moindre explication à l'autre, et il n'était pas question de couple. C'est ce à quoi il était habitué. J'imagine que, comme ça, il se

sentait libéré de l'obligation de se comporter en mec responsable.

On sortait dîner, on allait boire des verres ensemble, on se retrouvait au lit. Parfois, aussi, il m'appelait et venait passer le dimanche chez moi, pas forcément pour s'envoyer en l'air. Pour ce genre de truc, pas de problème ! Il racontait sûrement à ses potes que oui, j'étais la meuf avec laquelle il baisait. Je trouvais ça complètement immature et absurde, parce que pour rester dans le cadre qu'il avait imposé, il n'arrêtait pas de lutter contre lui-même. Il devait sans cesse censurer des gestes qui lui venaient sans réfléchir et qui contredisaient clairement sa doctrine du «non-engagement». Au fond, nous luttions tous les deux pour maintenir nos rapports dans les limites qu'il avait fixées. Sauf que moi, je commençais franchement à en avoir ma claque.

Je tendis la main, attrapai ma culotte qui avait atterri sur la table de nuit et l'enfilai. Je me levai, récupérai mon jean, mais avant que j'aie eu le temps de le mettre, Victor me saisit le poignet, me fit retomber sur le matelas et me colla un baiser sur les lèvres.

— Ne pars pas, tête de mule. Reste dormir ici.

Il frotta la pointe de son nez contre le mien.

— Mais demain, je dois...

— Je te réveillerais avant de partir au boulot. Tu t'en vas après-demain, on va rester des jours sans pouvoir dormir ensemble.

Étrange, vous ne trouvez pas, pour quelqu'un qui prétendait laisser les sentiments à la porte de la chambre ?



2

Et qu'est-ce que vous dites de ça ?

J'entendis le réveil au loin... c'est-à-dire de l'autre côté du lit. Bon, mon corps était bien là, mais j'étais encore complètement plongée dans mon rêve : c'était les soldes chez *Bimba y Lola*, et je me battais comme une chiffonnière avec une femme sans visage pour un petit sac sublime.

La main de Victor appuya sur le réveil et le bip-bip infernal cessa. Je me pelotonnai tandis que lui s'assit au bord du lit. Je l'entendis toussoter. Je me tournai vers le réveil et réussis à soulever mollement une paupière. Six heures et demie. L'acheteuse de mon rêve avait finalement réussi son coup, le super sac soldé était à elle.

Victor se leva et se dirigea à pas lents vers la salle de bains. J'ai toujours été fascinée par la facilité avec laquelle il se lève. C'est l'heure, un point c'est tout. Il ne ronchonne pas le moins du monde, ne demande jamais « encore cinq petites minutes ».

Tout le contraire de moi !

Quand il passa devant le lit, je ne pus m'empêcher de mater ses jambes, et son cul. C'était mon petit plaisir

matinal... J'adorais l'habitude qu'il avait de dormir avec juste son boxer, alors qu'il faisait un froid de canard.

J'entendis la douche couler. Mes paupières pesaient des tonnes.

Je me rendormis quelques instants.

La porte de l'armoire s'ouvrit, un doux bruissement de cintres en bois qu'on remue. J'ouvris un œil.

Victor était en train d'enfiler sa chemise dans la taille de son pantalon. Il serra la ceinture. Je refermai les yeux. Trop canon !

Il se pencha et m'embrassa dans le cou. Je laissai échapper un petit gémissement. Dehors, il faisait encore nuit noire.

— Valeria, il est sept heures et demie. Le café t'attend dans la cuisine.

— Donne-moi cinq minutes de plus, cinq petites minutes, balbutiai-je.

— Tu m'as dit que tu voulais rentrer tôt chez toi.

— J'ai dit tôt, pas avant l'aube, protestai-je.

— Allez ! (Il me flanqua une claque sonore sur les fesses.) Je t'appelle dans la journée.

Le couloir résonna du son de ses pas, des clefs qui tombaient au fond de sa poche, puis de la porte qui se fermait. Je fixai le plafond. J'étais beaucoup plus heureuse quand il me câlinait et m'apportait le petit-déjeuner au lit. Aucun doute possible. Qu'est-ce qu'il m'avait pris de balancer tout ça aux orties ?

Inutile de gamberger. C'était comme ça, et si ça ne me plaisait pas, je n'avais qu'à prendre mes cliques et mes claques. Mais l'idée de laisser le champ libre à toutes les salopes qui ne demandaient pas mieux que de réchauffer ses draps ne me remontait pas franchement le moral. Il m'avait promis que, tant que nous continuerions à

nous voir, il n'y aurait que moi et moi seule. Aucune pimbêche parfaitement roulée disposée à réaliser ses fantasmes les plus chauds n'occuperait dans ce lit une place que je revendiquais comme m'appartenant. En y réfléchissant, je me dis que la différence entre elles et moi, c'est qu'elles s'y connaissaient beaucoup mieux en la matière. Moi, j'étais presque une débutante. La cerise sur le gâteau, un peu l'équivalent d'un doudou sur le plan érotique.

Je jugeai préférable de stopper net mes cogitations et me levai. J'empruntai une chemise dans l'armoire et allai me servir un café à la cuisine. Comme je n'étais plus autorisée à laisser mes affaires chez lui, j'avais le choix entre me balader avec un grand sac, chargée comme une mule, ou m'habituer à n'avoir avec moi que l'indispensable en sacrifiant mon confort. Le confort, en l'occurrence, ça aurait été un pyjama, un baume démêlant et des sous-vêtements de rechange.

Je sirotai mon café, rinçai la tasse, regagnai la chambre et fis le lit. J'aurais dû le laisser tel quel, y compris avec une culotte entre les draps, juste pour l'emmerder. Mais j'étais un peu lâche. Je ramassai consciencieusement mes vêtements épars dans la chambre.

En fait, la veille, nous étions juste censés passer chez lui pour prendre les clefs de sa voiture avant d'aller dîner. Mais, pris d'une impulsion passionnée, Victor m'avait plaquée contre un mur, et adieu la table réservée pour deux ! Nous nous étions désapés l'un l'autre dans le feu de l'action, envoyant balader les vêtements un peu partout. Je n'étais donc pas très étonnée de ne pas retrouver mon soutien-gorge. Je finis par le dénicher sous les coussins d'un fauteuil dans un coin de la chambre, plutôt bien plié, étonnamment.

La première chose qui me surprit, ce fut le tissu. Puis quand je tentai de le mettre, je m'aperçus qu'il était trop petit. Je haussai un sourcil et me dis que ces derniers temps, je bouffais trop. Mais, attends... minute, papillon! Certes, j'exagérais un peu avec les dîners en ville, mais de là à prendre une taille de soutif du jour au lendemain... Je l'enlevai et l'étudiai attentivement.

Par où commencer? D'abord, c'était une marque que je ne portais jamais. Ensuite, ce n'était pas ma taille. En plus, il n'était pas de la même couleur que celui que je portais la veille. Assortir une culotte de dentelle blanche avec un soutien-gorge de satin synthétique noir? Du satin synthétique, je répète!

Bon, inutile de faire durer le suspense. Ce n'était pas le mien.

Avant de partir en claquant la porte, je fouinai un peu partout jusqu'à ce que je trouve un rouleau de scotch. Je fixai le maudit soutif sur le miroir de l'entrée avec un petit message :

N'essaie pas de me faire croire que c'est
celui de ta sœur, connard d'enfoiré!

Oui, connard d'enfoiré. Quand on me cherche, on me trouve!